

CARNET D'UN BOHÈME

Comment on fonde un journal sans un sou. — Exécution d'un actionnaire. — La cause d'une série de caricatures.



En 1877, la Parque ne tissait pas mes jours avec des fils d'or et de soie. Il ne sortait de sa navette que le coton le plus pauvre et le plus nouveau. Cela faisait pitié, quoi.

Après avoir été boulonné sur un lit pendant six mois par un rhumatisme inflammatoire, on ne rentre pas dans la circulation avec une bourse pléthorique, surtout lorsqu'on n'a pas le privilège d'être margeraubudget d'un gouvernement ou d'une grande corporation.

J'avais repris mes travaux comme reporter à la *Minerve* pendant les cinq années de grande noirceur dans son ciel politique. A ce métier, je ne gagnais alors qu'une maigre pitance et il va

sans dire que je ne secouais jamais sur le parquet de la banque d'Épargne la poussière de mes sandales.

J'étais encore à l'âge des illusions et j'avais des rêves plaqués en or lorsque je songeais à l'avenir.

J'avais une dose de philosophie assez forte pour faire face au guignon et jamais l'ange du désespoir ne m'a effleuré de ses ailes. Un jour je me dis : *Sursum corda*. Ho ! un coup de cœur.

Quand on n'a pas de numéraire il faut entreprendre quelque chose. Ma pensée se reportait au début d'Horace Greely et d'autres journalistes célèbres des États-Unis qui s'étaient élevés des casses de la typographie jusqu'au fauteuil éditorial.

Je finis par me dire : Je fonderai une feuille comique à Montréal. J'aurai des actionnaires, et j'agirai envers eux comme les grands spéculateurs.

Je les fourrerai dedans. Ma conscience n'était pas de caoutchouc : je voulais l'étirer, mais, bernique ! elle craqua dans un de ses plis destinés à recevoir des vers rongeurs.

Comme elle ne voulait pas signer avec moi des articles de capitulation, je la ramenai à la raison en lui disant : Oui, mes actionnaires seront fourrés dedans, mais je serai assez franc pour les prévenir. Je leur avouerai qu'ils ne reverront plus leur argent en espèce monnayée, et je m'engagerai solennellement à les rembourser en belles paroles, en monnaie de singe, quoi ! Mon plan fut aussitôt dressé.

Il me fallait quarante dollars pour lancer le journal, c'est-à-dire pour combler tout déficit qui pourrait se produire dans le premier mois de son existence. Si je réussissais à faire gober un canard au public pendant quatre semaines, l'abonné deviendrait assez goulé pour s'en repaître pendant plusieurs années. Je décidai que les \$40 qu'il me fallait seraient divisées en 20 actions de \$2 chacune. Les actionnaires me prêteraient leur argent à fonds perdu, sans intérêt.

Je les dédommagerais en leur donnant des annonces ou des abonnements jusqu'à concurrence du montant de leur action. Au cas où je ferais un four, l'action serait nettoyée et j'en serais quitte pour avoir rédigé un journal pour le compte du roi de Prusse.

Je laissai mijoter mon projet pendant une nuit dans la poêle de la réflexion, après l'avoir arrosé avec la sauce savoureuse de l'espérance.

Le lendemain je le servais chaud.

Après une course de deux heures à travers les magasins et les bureaux dans un périmètre d'un demi mille du palais du justice, je palpais les \$40 que je convoitais. Je n'avais nulle part essayé un refus.

Le boniment que j'avais débité aux actionnaires d'après le programme que je m'étais tracé, avait eu un succès bœuf. Tous avaient consenti gaiement à perdre leur petit capital dans l'entreprise.

Les quarante dollars étaient pour moi le Pactole dans lequel devait barboter les *canards* pendant dix ans.

Je ne perdis pas une minute. Je m'abouchai avec des typographes, un dessinateur et un graveur sur bois et huit jours plus tard le premier *Canard* prenait son essor des ateliers de la *Minerve*.

Comme le secret d'ennuyer est celui de tout dire, je me bornerai à vous donner, aujourd'hui, quelques notes sur des incidents qui ont marqué le début de la feuille comique.

Mes vingt actionnaires appartenaient à des partis politiques différents et nécessairement je devais affecter la plus stricte indépendance dans ma rédaction.

Le numéro prospectus du *Canard* parut le 4 octobre, 1877, mais tout ne devait pas être rose dans les premiers mois de son existence.

Le journal allait son petit bonhomme de chemin, lorsqu'un jour néfaste, les vendeurs et les porteurs de *Canards* vinrent assiéger le bureau de rédaction.

Ils parlaient, ni plus ni moins, que de "boycopter" la gazette s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils demandaient, *horresco referens* ; je frémis rien que d'y penser. C'était la tête d'un de mes actionnaires. Si sa binette ne paraissait pas dans le prochain numéro, il fallait compter sur la moitié de la vente dans les dépôts et les vendeurs devaient diminuer leurs commandes dans la même proportion.

J'essayai vainement de raisonner avec les vétérans de la bande, c'était pour eux un parti pris. Avant de m'avouer vaincu, je demandai quelques jours de délai.

Je caressais alors l'espoir de racheter à prime l'action de l'édile dont le peuple me demandait la tête.

Le soir du même jour, le conseil siégeait dans l'ancien hôtel de ville.

J'y rencontrai l'échevin que je cherchais. Je l'entraînai dans un coin de la salle des comités et j'épuisai une mine de diplomatie, de ruses et d'astuces les plus machiavéliques pour l'induire à me vendre son action dans le *Canard*. J'allai jusqu'à lui offrir \$3, c'est-à-dire 50 pour cent de prime. Je montai le *Canard* à la hauteur du gaz et des chars urbains, sans aucun résultat.

L'actionnaire persistait dans son refus et repoussait les banknotes que je lui présentais.

— Pourquoi, dit-il, tenez-vous tant à ce je me départisse de mon action ?

— La raison en est fort simple, lui répondis-je. Le journal cessera d'exister si je ne donne pas votre caricature au faubourg Québec.

— J'y consens, répliqua-t-il, mais allez-y en douceur.

— Que la volonté du peuple se fasse et non la mienne !

Deux vignettes parurent dans les quinze jours qui suivirent cette convention. La première représentait une scène d'élection où l'édile en question jouait un rôle ridicule : la deuxième inspirée par la victime de la caricature, décochait un trait acéré contre le politicien qui lui avait fait jouer un mauvais rôle.

La publication des ces charges avait eu pour effet de doubler les recettes du petit journal, et personne n'en fut fâché, pas même l'actionnaire attaqué.

Quelques semaines plus tard, une guerre aussi acharnée que celle des Romains et des Carthaginois, une haine qui brûlait le cœur comme celle des Montaigu et des Capulet, éclata entre le *Canard* et l'échevin.

Cet échevin, ou plutôt cet ex-échevin, tout le monde le connaît. C'était M. Charles Thibault, contre qui je n'ai plus aujourd'hui la moindre rancune.

Voici en quelles circonstances l'échevin, lui-même, ouvrit les portes du temple de Janus, pour ne les refermer qu'après dix ans.

On disaitait dans le temps un changement dans le tracé du chemin de fer du Nord, que le gouvernement de Québec voulait faire passer par Terrebonne.

Une assemblée nombreuse des électeurs de la division Est était réunie dans la salle du marché Bonsecours pour entendre l'honorable M. Taillon qui devait expliquer la politique ministérielle.

Comme reporter de la *Minerve* j'avais reçu instruction de n'attacher aucune importance aux discours des orateurs excepté à celui du député local. L'assemblée était sur le point de se disperser et j'opérais mon *exit* de la salle, lorsque l'échevin Thibault m'informa qu'il allait haranguer la foule, et que je devais prendre des notes sur son discours. Il était près de minuit. J'avais plein le dos des discours de la soirée et je savais que les colonnes de la *Minerve* allaient extravaser la matière. Je répondis sèchement : Vous pouvez vous fouiller pour un rapport.

Une seconde après je m'étais volatilisé dans la salle et je gagnais le bureau de rédaction au pas gymnastique.

Le lendemain, l'échevin froissé de ne pas voir son discours *in extenso* dans la *Minerve*, disait à qui voulait l'entendre, que j'étais un serpent que le parti conservateur réchauffait sur son sein (*sic*) et qu'il allait faire signer par le Club Cartier et les ministres locaux, une requête aux propriétaires du journal les priant de me donner ma feuille de route, etc. La montarde m'était montée au nez. J'entrai dans le chapitre des explications avec mes patrons qui me donnèrent gain de cause et carte blanche pour publier dans le *Canard* ce que bon me semblait.

Alors... vous m'entendez bien, j'en profitai, et dans le *Canard* c'était *vide pedes*.

H. BERTHELOT.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

LE NOUVEAU BOURREAU.



Si, cette semaine, l'illustration satirique et humoristique est nulle, ce n'est pas parce qu'il y a disette de sujets. Certes, non ! car ils foisonnent. Cette lacune est due au manque d'espace, espace que se sont appropriés le carnaval, le grand *topic* de la semaine, et l'abondance d'avis qu'exige un premier numéro de journal.

Des sujets de critique ? Mais il y en a "en veux-tu, en voilà !" Ils grouillent comme les écus dans la poche d'un banquier, comme la vermine sur la tête

d'un vieux *tramp*. Notre cravache ne pourrait les atteindre tous. La politique en déverse et les rues en sont pleines.

Pas n'est besoin de posséder une trompe immense pour en prendre avec le nez autant qu'avec une pelle dans les grandes usines politiques d'Ottawa et de Québec, ainsi que dans celle qui avoisine le Champ de Mars, mais qui ne fait pas face au Château de Ramzay.

Des sujets ? Mais j'en aurais à toutes sauces. D'ailleurs, le peuple, celui de Montréal, en particulier, commence à en avoir plein le dos des *hoodlers* et des girouettes qui tiennent ses destinées dans leurs mains de prestidigitateurs. Il est fatigué des soliveaux, des pantins ou des perroquets qui encombrant ses usines qu'un poète évidemment incompris a qualifiés, je ne sais pourquoi, de "Temples de nos destinées ;" il est fatigué, dis-je, de ces bonshommes en pain d'épice, dont la principale besogne est d'entraver par leur ignorance le Progrès dans sa marche.

Les exigences des partis et des meneurs ténébreux doivent disparaître pour faire place à l'absolue volonté du peuple qui désire des représentants dont l'intellect ne soit pas empêtré dans une toile d'araignée, et dont le but soit parfaitement clair et honnête.

Oui, le peuple est fatigué et il veut sévir. Il va remuer ses larges épaules sur lesquelles tant d'exploiteurs se sont juchés, et ceux qui en dégringoleront seront livrés au nouveau bourreau qui les clouera au pilori.

Gare aux girouettes qui n'ont pas le pied plus solide que la tête ; gare aux *hoodlers* qui se sont fait des sacs dont le poids les aplâtera, car je m'acquitterai consciencieusement de la tâche de bourreau qui m'a été accordée.

JEAN CRAVACHE.

FAITS D'HIVER :

(Faits divers)

Afin d'avoir, à la fin de l'année, un memorandum complet, nous avons noté brièvement les faits les plus importants, à partir du 1er janvier.

JANVIER

1. Un statisticien consciencieux a calculé que, ce jour-là, la fourmule. "Je vous la souhaite bonne et heureuse," a été prononcée 199,789,577 fois dans tout le Canada, Nord-Ouest inclus.

L'empereur Guillaume prédit la paix en 1889.

Décès du Dr Crevier.

2. On commence la construction du château de glace.

3. Annulation de l'élection de M. Goyette, député de Laprairie. MM. McShane et A. Bourassa sont déclarés privés de leurs droits politiques pendant sept années.

9. Décès de M. Lesage, surintendant de l'aqueduc. Ouverture du parlement de Québec.

14. Le maître Chander essaye de tuer le surintendant des chars d'ortoirs du Pacifique.

15. Décès de Joe Beef.

16. M. Neveu, libéral, est élu à Joliette.

19. Décès de M. Couvrette, doyen des pilotes canadiens.

22. Collision de trains à la pointe St Charles. Une personne tuée et six blessées.

24. Arrivée de Mme Albani. Ouverture de la session législative d'Ontario. Réélection de M. Goyette à Laprairie.

25. Première représentation de Mme Albani.

27. Election de Boulanger à Paris.

29. Deuxième représentation de Mme Albani.